

POUR UNE THÉOLOGIE DE L'INCOMPLÉTUDE

Par Elisabeth de BOURQUENEY, théologienne, Le Havre (F)

I. DE L'INDÉCIDABLE MATHÉMATIQUE À L'INDÉCIDABLE THÉOLOGIQUE

La vérité absolue en mathématiques n'existe pas. Toute vérité procède d'un « acte de foi ». C'est avec une certaine délectation qu'on peut lire cette affirmation d'Herbert Knecht, dans son article « Vérité mathématique et vérité théologique »¹. Ainsi, l'absoluité de la vérité mathématique n'était qu'un leurre. Gödel – entre autres – en 1931 tordit définitivement le cou à ce mythe grâce à son principe d'incomplétude : tout ensemble, tout système est clos sur lui-même, composé d'éléments internes. Mais paradoxalement, il ne peut se clore qu'à l'aide d'un élément extérieur à lui-même. Autrement dit, les mathématiques ont en elles une part d'indécidable : on peut concevoir des thèses contradictoires sans pouvoir prouver l'authenticité de l'une au détriment de l'autre. C'est alors qu'apparaît le choix, par « acte de foi ». Il n'y a donc pas rupture entre science et foi. Il y a de l'indécidable aussi bien en mathématique, qu'en théologie.

Une telle conclusion peut-elle éclairer, *a contrario*, la foi, d'une nouvelle manière ? Oui, répond Knecht. Elle devrait sonner le glas de la fascination des théologiens pour la raison scientifique, fascination qui mènerait au dogmatisme.

Il me semble qu'il faut en matière théologique distinguer dogme et dogmatisme, tout comme il faut séparer science et scientisme. L'un fige, l'autre libère, s'il est pensé comme acte de choix. Croire, c'est toujours choisir un visage de Dieu, plutôt qu'un autre.

Néanmoins, plutôt qu'un article en réaction à Knecht, je propose de modifier son hypothèse finale. Et d'appliquer un théorème

¹ Herbert Knecht, « Vérité mathématique et vérité théologique », *Hokhma* 45, pp. 47-61.

mathématique comme celui de Gödel à la théologie. Pourrait-il avoir les mêmes conséquences qu'en sciences mathématiques, c'est-à-dire mettre en lumière ce qui précisément ne l'est pas, soit l'indécidable. Qu'en disait-il ?

« L'indécidable, nous l'avons vu, joue par rapport à la vérité mathématique, le rôle de lisière, d'horizon perpétuellement hors d'atteinte. Dans le domaine théologique, au contraire, il survient en tant qu'élément libérateur, la dimension selon laquelle la foi est toujours susceptible de se renouveler. Loin d'apparaître comme le scandale de la finitude humaine, l'indécidable devrait à notre sens, être revalorisé comme le moyen d'échapper au dogmatisme, à l'esprit de secte, à l'intransigeance, à l'intégrisme, comme la chance d'ouvrir la révélation biblique à l'actualité et de vivre humblement la parole de Dieu ici et maintenant. »²

Suivons avec Gödel, ce que pourrait donner un chemin de lisière, buissonnier, en tous cas, d'une théologie de l'incomplétude.

II. APPLICATION DU PRINCIPE D'INCOMPLÉTUDE À LA THÉOLOGIE

On pourra peut-être remettre en cause la pertinence mathématique du théorème de Gödel. Mais quand bien même il ne serait mathématiquement pas fondé, il apparaît bel et bien comme une vérité existentielle. J'entends par là, un principe qui régit nos existences, nos rencontres et notre foi. Il rend compte de notre regard sur nous-mêmes, comme le géocentrisme révélait non une vérité scientifique, mais une vision de l'homme sur lui-même. Copernic apparaît inacceptable car il opérerait une double fracture, scientifique et humaine : l'homme n'est pas au centre de l'univers. Arrêtons-nous d'abord sur l'individu.

Le principe de Gödel est un paradoxe qui régit tout ensemble. Prenons l'homme. Considérons-nous comme un ensemble d'éléments – fort complexes au demeurant – tels que la raison, le rêve... Chaque élément fonctionne indépendamment, clos sur lui-même. Et pourtant, rêve et raison s'entremêlent. C'est parce que nous rêvons d'harmonie, que nous inventons des moyens de renverser les murs. C'est tout aussi bien l'émotion ressentie devant des images d'horreur qui nous

² *Idem*, p. 61.

contraindra à exiger une modification de textes juridiques sur le droit d'ingérence³.

Ainsi l'incomplétude affecte notre être. Elle est un principe éthique qui nous modèle et devient une valeur morale et peut s'enseigner ainsi : Nous sommes à la fois clos sur nous-mêmes, fermés à la souffrance de l'autre, fermés sur nos propres limites. Et pourtant nous ne serions rien sans nos vis-à-vis, humains ou divin. Une telle compréhension de nous-mêmes pourrait n'être que mélancolie si elle n'était que le rappel permanent de nos fragilités. Mais en affirmant ce que nous sommes à l'origine – incomplets – elle nous affirme comme des êtres inachevés, des êtres-à-être. Nous invite à l'avenir. A advenir, devant les hommes ou devant Dieu.

C'est alors que nous pouvons imaginer l'application du théorème de Gödel au vis-à-vis qu'est Dieu. L'incomplétude touche aussi l'être dont la bonté est sans fin. Dieu est à l'image de l'homme, clos et pourtant marqué par l'inachèvement. C'est ainsi que l'on peut comprendre son nom, conjugué précisément à l'inaccompli. Je-serai-qui-je-serai. Dieu est en vis-à-vis des hommes. L'amour qu'il a pour eux le rend fort et fragile. Fort, car il n'a pas besoin de nous et fragile en même temps car il attend notre réponse.

Enfin, ce Dieu autre, d'une altérité radicale, s'offre à l'incomplétude en apparaissant comme homme au cœur de l'humanité. La figure par excellence de l'incomplétude est le Christ, transcendance accompagnante qui s'est incarnée, éprouvée dans la finitude et l'infinitude humaine. L'homme crucifié, fragile, trop humain, n'est autre que le fils de Dieu.

³ Allusion à l'intervention occidentale en faveur des Kurdes agressés par le régime irakien après la guerre du Golfe, en 1991. (n.d.r.)